

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 38 (1902)
Heft: 19

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

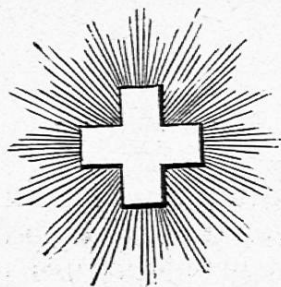
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

Eprouvez toutes choses et retenez
ce qui est bon.

SOMMAIRE: *La discipline solidariste. — Les fleurs à l'école. — Chronique scolaire: Presse de l'enseignement. — Confédération suisse. Vaud. Berne. — Bibliographie. — PARTIE PRATIQUE: Projet de tâches d'observations: La prairie. — Dictées. — Récitation. — Arithmétique: Problèmes sur les fractions ordinaires. — Comptabilité. — Agriculture: La ferme de Beauchamp.*

LETTRE DE PARIS

La discipline solidariste.

La *solidarité* est-elle une *idée* ou un *fait*? — Si elle est une *idée*, il est clair que l'on pourra légitimement s'évertuer d'abord à en démontrer la vérité profonde, naturelle et absolue, et secondement à prouver qu'elle peut, qu'elle doit être mise, théoriquement, à la base de la morale, pratiquement, à la base de l'éducation. — Si elle n'est qu'un *fait*, on ne peut pas faire plus que de le constater là où il se produit, c'est-à-dire dans les organismes, individus et sociétés: que d'en évaluer l'étendue, d'en analyser la complexité, d'en mesurer les effets (biologiques, économiques, moraux et politiques); et, enfin, que d'en tirer, au point de vue humain, un enseignement propre à mieux éclairer l'individu sur les devoirs que lui impose la vie en commun.

Or, sans vouloir entrer dans une discussion philosophique qui serait ici hors de lieu, il me semble difficile qu'à tout esprit réfléchi, attentif à ne se laisser duper ni par des métaphores, ni par des abstractions, résolu à voir les choses comme elles sont dans la réalité et à n'y rien mettre de plus que ce qu'une science rigoureusement positive y découvre, la seconde de ces propositions ne paraisse pas la seule acceptable, la seule, par conséquent, dont il y ait à faire état en morale et en pédagogie.

D'accepter aveuglément la première et de vouloir, contre toute logique, substituer la prétendue « idée de solidarité » aux vieilles, mais sûres notions de dignité personnelle, de justice et de charité ou fraternité dont on faisait jusqu'à présent les supports de l'éducation morale: voilà le gros reproche que j'adresse aux jeunes

instituteurs qui se sont faits, avec les intentions les plus louables du monde, mais aussi avec un zèle trop fougueux pour être perspicace, les partisans et les propagateurs de cette *pédagogie solidariste* dont j'ai déjà eu l'occasion de vous toucher un mot.

Je veux me borner, pour vous montrer combien cette erreur est lourde et de quels dangers elle est pleine pour l'éducation, à vous signaler cette invention stupéfiante des punitions et des récompenses collectives entièrement substituées aux récompenses et aux punitions individuelles, invention à laquelle plusieurs de nos journaux scolaires ont réservé un accueil aussi stupéfiant qu'elle-même.

Partant de ce *fait* que dans une classe, comme dans toute société, d'ailleurs, les élèves agissent, influent les uns sur les autres par les exemples qu'ils se donnent, et que, par suite, il y a une certaine part de responsabilité collective dans la conduite de chacun, ils ont couru tout droit à cette *idée*, qui est fausse, que la classe est réellement une personne morale autonome, dans laquelle se fondent et s'effacent les individus, qui progresse ou rétrograde d'ensemble, et qui doit porter le mérite ou le démerite entier de tout ce qui se déploie en elle d'activité pour le bien ou pour le mal, de tout ce qui s'y produit de vaillantises et de défaillances particulières. Et les maîtres imbus de ce beau principe se glorifient de faire partager à la classe tout entière les éloges mérités par les enfants laborieux et sages, et de punir les bons et les mauvais élèves pêle-mêle pour la paresse ou les fautes des mauvais écoliers. Ne croyez pas que j'exagère. Voilà ce que j'ai, sinon vu de mes propres yeux, du moins lu dans diverses feuilles qui se piquent d'aller de l'avant, et entendu prôner comme le nouvel idéal de justice dont il faut imprégner à l'école l'âme de nos futurs citoyens, pour qu'étant devenus des hommes, ils le réalisent à leur tour dans la société.

Et l'*émulation*, me direz-vous, ce puissant ressort moral dont Quintilien démontrait — que dis-je ? dont l'antique Hésiode chantait déjà, il y a trois mille ans, la souveraine vertu ? Que devient-elle dans une semblable conception pédagogique ? Vous allez tout de suite vous représenter les meilleurs élèves découragés de travailler pour ne jamais goûter les fruits les plus doux de leurs efforts ; les plus mauvais se tapissant sous la couverture commode de la responsabilité collective pour se livrer sans danger personnel aux délices de la mollesse et commettre à l'aise leurs péchés coutumiers ; puis, entre ces deux extrêmes, la masse indécise, indolente et terne des enfants qui demandent à être stimulés sans relâche s'affaissant sur elle-même, s'engourdissant, s'endormant, faute d'un levain qui fermente dans leurs esprits. — Mais vous ignorez probablement que nos nouveaux éducateurs ont découvert — après Port-Royal et J.-J. Rousseau — que l'émulation est un très vilain sentiment, générateur d'égoïsme et âpre concurrence, qu'il doit disparaître de la « cité future », comme la concurrence industrielle et commerciale elle-même, et qu'il faut en laisser

l'usage aux maîtres arriérés qui n'ont pas su secouer le joug du passé et qui s'y plaisent. Vous ne savez pas que l'on peut par décret réformer ou reformer la nature humaine et l'amputer, tel un arbre, des membres qui ne poussent pas dans le droit sens des théories.

Et l'*instinct de justice distributive*, me direz-vous encore, cet instinct qui, précisément dans l'enfance non encore avertie et désabusée par la vie, est un besoin de nature si impérieux qu'à le choquer imprudemment l'on risque de fausser pour toujours le sens moral du jeune être : comment n'en pas redouter les révoltes ? Comment mépriser à ce point ce sentiment si précoce du mérite et du démerite, si vif à cet âge, que de l'application ou de la négligence du maître à le satisfaire dépend toute l'affection et toute la confiance que les élèves nourriront pour lui ? — Ne vous embarrassez pas de cette objection. L'on se fait fort de transformer cet instinct, ce sentiment, de le changer en une disposition meilleure, pure de tout égoïsme, en un sens de la *justice sociale* (?), laquelle veut, paraît-il, que les laborieux travaillent pour les fainéants et que les honnêtes gens paient pour les fripons !

Enfin, vous me parlerez de cette plante, précieuse et délicate, que tout véritable système d'éducation libérale cultive avec amour, tenant son épanouissement pour la fin suprême, je veux dire la *personnalité* avec ses éléments : le sentiment de la valeur propre de l'individu en tant qu'exemplaire de l'espèce humaine et du devoir de perfectionnement de soi qui en découle, la notion vivante de la responsabilité, l'esprit d'initiative et l'amour de la pensée libre et de la libre action, le goût fécond de se distinguer par quelque point d'excellence : toutes qualités que vous estimez apparemment être de première importance, aussi bien pour la société que pour les hommes qui la composent, car vous pensez qu'une association vaut ce que valent ses composants, rien de plus ; — et vous mettez en doute que la discipline que je viens de décrire soit une méthode bien favorable au développement de la personnalité. — Mais justement il faudrait savoir si l'atténuation systématique de l'individualité en vue de réaliser je ne sais quel type encore vague d'« homme social » façonné pour jouer parfaitement le rôle subalterne et interdépendant de la cellule organique, n'est pas le fond même de cette discipline, que les gens qui la prêchent en aient nettement conscience ou non.

Et c'est parce que je crois entrevoir cette tendance dans les esprits des solidaristes absolus, que je souhaiterais bien de pouvoir ramener quelques-uns des jeunes maîtres qui se disposent à les suivre à plus de circonspection et à une vue plus sage et plus vraie du fait de solidarité. Tel que j'admets que l'on se le représente, il y a des applications utiles à en faire dans l'école aussi bien que dans la morale pratique. J'aurai sans doute l'occasion d'y revenir.

H. MOSSIER.

Les fleurs à l'école.

Nous ne vivons pas que de pain. Autre chose est nécessaire même aux plus humbles d'entre nous. A quiconque n'est pas tombé, par la misère, le vice ou l'ignorance, au-dessous de la mentalité moyenne de la classe populaire, il faut à certaines heures de la vie, des impressions, sinon d'art, au moins de beauté simple, comme des éclaircies dans la brume monotone de l'existence laborieuse. Le bonheur est à ce prix.

Donner à l'enfant, dont l'âme est si souple, si malléable, la compréhension de la beauté des choses, ouvrir ses yeux au charme de la nature, des arbres, du ciel, des fleurs, c'est accomplir un grand bienfait dont il profitera toute la vie. Bien des heures d'ennui et de découragement lui seront par là évitées. Enseignons donc aux enfants à admirer les beautés naturelles qui sont à la portée de tous et, par exemple, les fleurs.

Le peuple a un goût instinctif pour les fleurs. Il suffit de développer cet instinct et de le diriger. L'ouvrier, au printemps, orne d'une grappe de lilas son bourgeron. Le trottin de Paris se prive de dessert, à son repas, pour faire les frais d'un bouquet de violettes. La mansarde de Mimi Pinson, quand vient le mois de mai, se garnit de capucines et de pois de senteur.

Les fleurs, c'est le luxe des pauvres.

Pourquoi ne pas en faire aussi le luxe des écoles pauvres ?

Il faut qu'elles deviennent le rayon de gaieté dans le train-train des leçons et des devoirs.

Déjà, souvent, on voit la chaire du maître ou de l'institutrice se parer d'un bouquet apporté par quelque enfant affectueux, et, pendant la classe, les yeux fatigués d'admirer sur le tableau noir les merveilles de la règle de trois ou de la syntaxe française, se reposent sur les fraîches couleurs des fleurs. Mais, de cet humble bouquet, on peut tirer un autre bien. On peut en faire l'origine de tout un enseignement, de toute une réforme du foyer ouvrier.

Que l'enfant, la fillette surtout, apprenne à l'école à cultiver cette fleur dont elle vient de faire le modeste hommage à sa maîtresse. Qu'elle apprenne à orner de plantes les fenêtres, le balcon du logis paternel, qu'elle reporte sur les pousses choyées un peu de la tendresse de cœur qu'elle accordait, naguère encore, à sa poupée. Alors, la mère, voyant la gamine si attentive à ce rien joli qui répand une senteur douce dans la chambre, remarquera le contraste entre le plancher malpropre, les murs souillés et la plante, qui est une coquetterie. Peu à peu, le plancher s'éclaircira sous l'action de la brosse et du savon, les cloisons se couvriront de papier immaculé et une atmosphère nouvelle d'ordre et de propreté régnera dans la pièce.

La petite fleur de la fenêtre aura accompli cela.

Comment l'institutrice pourrait s'y prendre, pour introduire à l'école la culture des fleurs ? Rien de plus facile.

A défaut de jardin, quelques vieilles caisses, transformées en jardinières à l'aide d'un pot de peinture verte, seront le champ d'expériences. Les graines seront fournies soit par les parents des élèves, soit par le produit d'une collecte ou d'une tombola en miniature. D'ailleurs, les grands grainetiers de Paris, dont la générosité s'est déjà montrée en de semblables occasions, ne refuseront pas leur concours. De plus, il existe, un peu partout aujourd'hui, des sociétés d'horticulture qui ne seraient pas sollicitées en vain. Dans les villes, le plus habile moyen serait peut-être de persuader à ces sociétés d'organiser des expositions *scolaires* ou au moins d'annexer les produits des *petites mains* aux expositions annuelles. Les comités agricoles, d'autre part, accepteraient volontiers d'ajouter à leur programme horticole les envois des élèves-jardiniers. Quel défilé de parents, d'amis et de curieux sous la tente de l'horticulture, le jour où les fillettes de la ville ou de la région seront exposantes !

L'idée est tellement séduisante, et, à la fois tellement simple, qu'elle a été déjà déjà découverte et même suivie d'application. Ça et là, des institutrices ont intéressé leurs élèves à la culture des plantes d'agrément. Mais les essais ont été rares, timides. La rumeur n'en a pas franchi les murs de l'école. L'idée gagnerait à être généralisée.

Certaines indications nous permettent d'espérer qu'elle le sera bientôt.

A la dernière session du Conseil général de la Seine, une décision de cette assemblée introduit l'enseignement agricole dans les écoles communales, par la création de jardins scolaires.

« Comme le maître menuisier, le maître serrurier, le cultivateur, ce grand nourricier du pays, aura également l'honneur de venir à l'école ; lui aussi invitera l'instituteur et ses élèves à venir aux champs, et il expliquera aux enfants la nature des terrains, la culture des céréales, la meilleure manière d'obtenir de la terre le plus grand rendement, etc.

» Cette année, le Conseil général a accordé des subventions à des communes, non seulement pour l'enseignement de l'agriculture dans les écoles, mais encore pour l'achat d'outils et la location de terrains d'expériences. L'assemblée départementale est même allée plus loin. Elle a émis le vœu que les communes puissent acquérir, par voie d'expropriation, les terrains attenants aux écoles publiques, afin de les convertir en *jardins scolaires* où les instituteurs donneraient un enseignement pratique à leurs élèves. »

L'agriculture et l'horticulture sont sœurs, et il ne sera pas difficile de passer de l'une à l'autre quand le moment sera venu. En attendant, il serait à souhaiter que la culture des fleurs fût introduite dans les écoles par les moyens que nous avons indiqués.

Pourquoi les programmes officiels ne recommanderaient-ils pas l'horticulture scolaire comme *illustration* de la botanique ? Alors les bonnes volontés tournées dans ce sens s'affirmeraient et arriveraient à des résultats — qui ne manqueraient pas d'avoir, en dehors du point de vue esthétique, une utilité pratique.

(D'après le *Volume*.)

CHRONIQUE SCOLAIRE

Presse de l'enseignement. — Les *Bündner-Seminarblätter* cessent de paraître. Nous regretterions vivement la décision que le rédacteur et l'éditeur de cette excellente publication viennent de prendre, si nous n'avions l'assurance de pouvoir lire encore souvent les fortes études de notre collègue, M. Conrad, directeur de l'École normale de Coire. M. Conrad, qui est le représentant le plus autorisé de la pédagogie herbartienne dans la Suisse allemande, entre à la rédaction de la *Schweiz. Lehrerzeitung*. Nous en félicitons notre confrère. M. Conrad mettra son grand savoir et sa vaste expérience au service de cet important organe scolaire. Il introduira une vie nouvelle dans la partie pratique de ce périodique et continuera à tenir haut et ferme le drapeau de la pédagogie scientifique. *Vivat sequens !*

CONFÉDÉRATION SUISSE. — XVII^e cours normal suisse de travaux manuels. — Le délai d'inscription pour ce cours qui, comme nous l'avons déjà annoncé à nos lecteurs, aura lieu, à Lausanne, du 14 juillet au 9 août, est prolongé jusqu'au 15 mai.

Les inscriptions, mentionnant la branche choisie, doivent être adressées au Département de l'Instruction publique du canton de Vaud et au Département du canton où l'instituteur exerce ses fonctions.

Le personnel enseignant est formé de :

MM. Hurni, B., instituteur, à Berne, cours élémentaire.

Lavanchy, J., contrôleur des écoles, à Lausanne, cartonnage, section française.

Ulrich, Alfred, instituteur, à Zurich V, cartonnage, section allemande.

Berney-Aubert, prof. à l'École industrielle cantonale, menuiserie.

Baumgartner, instituteur, à Bienne, sculpture.

Jaton, H., prof. de dessin, à Lausanne, modelage-dessin.

Dr Weckerle, prof., à Bâle, cours spécial pour la construction de matériel d'enseignement.

Schellenberg, instituteur, à Zurich III, travaux sur métal.

Dans une lettre-circulaire adressée aux journaux, le directeur du cours, M. Grandchamp, s'exprime comme suit :

Les cours normaux suisses de travaux manuels sont destinés à étendre les connaissances des instituteurs et à leur permettre de nouer, pendant quatre semaines de travail commun avec leurs collègues du pays tout entier, des relations de cordialité et d'estime. L'école en bénéficie ensuite, des sympathies naissent et se propagent, chez les maîtres d'abord, et bientôt aussi chez les élèves ; la bonne entente entre citoyens suisses en est augmentée.

A ces deux points de vue, les cours normaux de travaux manuels constituent une œuvre d'utilité publique. C'est pourquoi nous venons, en vous priant de bien vouloir annoncer ou rappeler le cours de Lausanne à vos lecteurs, solliciter votre utile collaboration à sa réussite.

VAUD. — Conférences de district. — Les conférences sont convoquées dans tous les districts pour le jeudi 15 mai prochain, avec l'ordre du jour suivant :

1. L'enseignement des sciences naturelles et les musées scolaires.
2. Quel doit être actuellement le rôle de la mémoire dans l'enseignement ?
3. L'hygiène à l'école primaire.

E. S.

— **Traitement payé irrégulièrement.** — A la suite d'un fait qu'on vient de nous signaler, nous nous permettons de rappeler à nos collègues qui ne sont pas payés régulièrement qu'ils peuvent et doivent signaler le fait à l'adjoint du Département de l'Instruction publique de leur arrondissement.

E. S.

BERNE. — † **Jacques Flückiger.** Un des instituteurs primaires qui ont eu le plus d'influence sur l'émancipation sociale du corps enseignant bernois vient d'être enlevé aux siens et à ses amis à l'âge de cinquante ans seulement. Nous voulons parler de Jacques Flückiger, directeur (*Oberlehrer*) des écoles de la Länggasse, à Berne.

Il était né le 8 avril 1852 à Auswil, dans la Haute-Argovie. Entré à l'École normale de Münchenbuchsee, il subit l'ascendant du professeur de religion Edouard Langhans, qui recommandait l'amour des pauvres, des déshérités et des misérables. C'est ce qui explique les tendances sociales de Flückiger, qui a pu commettre des erreurs, mais dont l'idéal était pur de toute visée égoïste, de tout orgueil personnel.

Après avoir dirigé une des classes primaires de Wasen, dans l'Emmenthal, il fut appelé à Morat d'où il passa à la Länggasse. Nommé directeur des nombreuses classes primaires de ce quartier ouvrier de la ville fédérale, Flückiger eut bientôt l'occasion d'exercer son activité bienfaisante dans plusieurs domaines. C'était un véritable ami des pauvres ; il sut solliciter la charité privée pour venir en aide à un grand nombre de familles, procurant du travail aux chômeurs, pla-

cant les enfants dans les ateliers, organisant des patronages (soupes scolaires, colonies de vacances), fondant des bibliothèques scolaires et populaires.

Flückiger a été un des fondateurs de la Société des instituteurs bernois, œuvre de grande et généreuse solidarité qui a excité plus d'enthousiasme dans l'ancien canton que dans le Jura, parce que chez nous le groupement solidariste du corps enseignant est plus ancien. Flückiger tenait beaucoup à l'approbation des collègues jurassiens dans l'œuvre d'émancipation qu'il poursuivait. Il a eu un moment d'injustice à notre égard dans la question des châtimens corporels, que les chefs du mouvement ont malheureusement poussée à l'extrême pour voir tous les efforts d'une assemblée aussi belle et aussi importante que celle du *Lehrertag* bernois de 1899 se perdre dans le sable. Et pourtant la petite cloche jurassienne sonnait alors clairement la voix de la raison. Elle disait : « Pas d'emballement ! Pas d'emballement ! »

Si nous nous arrêtons plus spécialement sur ce point, c'est qu'à la dernière réunion du synode cantonal, notre ami Flückiger a tenu à nous tenir compagnie jusqu'à huit heures du soir à la gare de Berne et que cette question des châtimens corporels a fait le sujet de notre dernier entretien. Flückiger, qui avait été nommé député au Grand Conseil bernois, était navré de l'attitude de ses collègues, qui avaient réservé un enterrement de première classe à la réglementation des punitions corporelles dans l'école.

Il tenait aussi à avoir notre opinion sur un discours qu'il avait tenu devant l'autorité législative et où il avait opposé Allemands à Welches dans le maintien de la discipline scolaire.

La création d'une caisse de retraite pour les instituteurs invalides, les veuves et les orphelins dont l'initiative revient en grande partie à M. Weingart avait trouvé dans Flückiger un vulgarisateur enthousiaste qui savait profiter de toutes les occasions pour rendre populaire parmi le corps enseignant cette institution humanitaire dont le XX^{me} siècle n'a encore pu nous gratifier. Flückiger avait peiné dans sa jeunesse ; il a été bon aux siens, bon aux autres. D'une nature généreuse et dévouée, ardent ami du progrès intellectuel et moral, ayant le sentiment de sa valeur et sachant mettre à profit son influence, il a rendu des services signalés au corps enseignant bernois.

Flückiger est décédé le 27 mars ; une cérémonie funèbre imposante, organisée par les autorités scolaires et par le corps enseignant de la ville fédérale, réunit le 31 mars, dans l'Eglise du Saint-Esprit, les nombreux amis et connaissances de cet excellent citoyen, de cet instituteur habile dont la mémoire sera toujours en honneur parmi les collègues.

— † **Albert Wanzenried**, maître secondaire à Grosshöchstetten, est décédé le 27 mars dernier après avoir fonctionné plus de cinquante ans dans l'enseignement public. Il avait 72 ans. Wanzenried a collaboré à la publication des livres de lecture de l'ancien canton ; il a publié une grammaire qui a eu du succès. Membre zélé du synode scolaire, il s'intéressait à tous les progrès de l'école pourvu qu'ils ne fussent portés par des bottes de sept lieues.

Avec Albert Wanzenried disparaît une des figures les plus sympathiques de l'ancien synode et que ses concitoyens emmenthalois avaient tenu à honneur de désigner en qualité de délégué dans le nouveau conseil scolaire.

— † **Melchior Zwicky**, ancien professeur de mathématiques au gymnase de Berne, est décédé le 28 mars, à Coire, à l'âge de 77 ans. Zwicky est connu dans la littérature scolaire par des cahiers d'algèbre encore en usage dans les écoles secondaires bernoises de l'ancien canton.

H. GOBAT.

La mode : L'homme vulgaire suit la mode, le prétentieux l'exagère, l'original la fuit, l'homme de goût pactise avec elle.

BIBLIOGRAPHIE

Géographie générale illustrée. Asie, Afrique, Amérique et Océanie, par M. W. Rosier, professeur de géographie. Ouvrage illustré de 316 gravures, cartes, plans et tableaux graphiques. Deuxième édition, Lausanne, Payot et Cie, Libraires-éditeurs. 1902.

C'est un fort beau volume que celui que vient de publier la maison Payot à Lausanne. M. le professeur Rosier, avec la conscience et la probité scientifique qui caractérisent tous ses ouvrages, a mis à jour cette seconde édition d'après les données les plus récentes fournies par les revues de géographie, les relations des explorateurs, les publications statistiques et par les principaux ouvrages généraux parus dans ces dernières années. Il n'y a pas un fait, pas un chiffre, pas un détail qui ne soit rigoureusement et minutieusement contrôlé. L'ouvrage est ainsi un guide sûr, qui ne vous laisse jamais en défaut et que l'on consulte toujours avec le même plaisir.

Quant à la forme, elle est vraiment remarquable. Ces 368 pages se lisent avec la plus grande aisance. Les détails scientifiques n'enlèvent rien à l'intérêt soutenu, qui va croissant avec les pages.

Des résumés fort bien faits rendront de très grands services dans la pratique de l'enseignement.

Cette seconde édition ne fera qu'accentuer le succès de l'ouvrage, qui fait le plus grand honneur à l'auteur et à l'éditeur. *L'Éducateur* reviendra sur cet important manuel d'enseignement secondaire.

Pestalozzi et l'éducation élémentaire, par Gabriel Compayré. — Condenser dans une centaine de pages la biographie si remplie de Pestalozzi, sans omettre rien d'essentiel et sans que l'exposé perde rien de son intérêt, tel est le tour de force qu'a réalisé le distingué recteur de l'Université de Lyon en publiant ce nouvel opuscule de la série *Les grands Educateurs*. Nous ajouterons même que la figure de notre grand pédagogue s'en dégage avec un relief étonnant, qu'elle est agrémentée de détails inédits recueillis par l'auteur au cours de son récent pèlerinage pestalozzien.

M. Compayré ne s'est pas attaché à systématiser la pédagogie de Pestalozzi. Il a compris qu'elle est un principe de vie plutôt qu'une méthode ; une foi, je dirai une religion plutôt qu'une philosophie. « On raconte, dit-il, que, dans ses promenades, Pestalozzi ramassait de toutes mains des pierres, des minéraux, qu'il en remplissait son mouchoir et qu'il en bourrait ses poches ; puis, rentré chez lui, collectionneur désordonné, il les déposait dans un coin, au hasard, et ne trouvait jamais le temps de les classer, de les cataloguer. C'est un peu l'image de ce qu'il a été dans sa vie intellectuelle, entassant des observations, accumulant des expériences sans jamais parvenir à organiser avec précision un corps de doctrines. » Consolons-nous de cette lacune, qui n'en est une qu'en apparence. Un Pestalozzi doctrinaire, raisonnant, construisant un système à la façon d'un architecte qui édifie un bâtiment, n'eût plus été Pestalozzi. C'est le travail de la postérité d'abstraire de la vie et des ouvrages des grands « intuitifs », tels que le furent un Socrate, un Comenius, un Pestalozzi, les idées générales qui s'en dégagent, afin de les ordonner et de les appliquer. « C'est dans Herbart qu'il faut étudier Pestalozzi », dit M. Compayré, citant un auteur allemand. Ce rapprochement entre le praticien au génie instinctif et le théoricien savant qui n'abandonne rien au hasard, ce rapprochement, disons-nous, s'imposera toujours davantage, en effet.

E. B.

Fin de consultation. — Enfin docteur, vous ne pouvez pas me dire ce que j'ai !

— Ça, Madame, c'est le secret professionnel !

PARTIE PRATIQUE

PROJET DE TACHES D'OBSERVATIONS

La prairie.

Observer une prairie sèche, celle de M. X., et une prairie humide, celle de M. Y.

Marche générale des observations.

1. *Situation.* — Hauteur au-dessus du fond de la vallée. Angle d'inclinaison. Direction de la pente.
2. *Grandeur* (à mesurer) et *forme.*
3. *Sol.* — Formation, couleur, profondeur, sous-sol. Expériences pour rechercher la pénétrabilité ou la faculté de retenir l'humidité, durée de l'échauffement et du refroidissement.
4. *Lumière.* — Angle que forment les rayons solaires avec le sol, mesuré le 21 mars, le 21 juin et le 23 septembre, à midi. Ombre produite par des arbres ou d'autres objets.
5. *Humidité.* — Nature et quantité des chutes d'eau. Formation de mares ou pénétration de l'eau dans le sol. Influence des chutes d'eau, humidité, sécheresse. Coloration de l'eau courante. Source, rivière, ruisseau, étang dans le voisinage.
6. *Chaleur.* — Mesurer la température du sol en plusieurs endroits. Rapport entre la chaleur du sol, d'une part, et la pente, l'inclinaison des rayons solaires, la nature et la couleur du sol, d'autre part. Influence sur la croissance des plantes.
7. *Les plantes.* — Plantes caractéristiques de chaque mois : leur quantité, leur grandeur, leur aspect. Relation entre la croissance des plantes, d'une part, et la nature du sol, la lumière, la chaleur et l'humidité, d'autre part. Ressemblances entre elles : adaptation. Influence réciproque.
8. *Les animaux.* — Animaux à demeure. Hôtes de passage. Vie et chasse. Ressemblances entre eux : adaptation. Influence sur le sol et les plantes et réciproquement.
9. *L'homme.* — Utilisation et culture de la prairie.

Tâches mensuelles.

MARS ET AVRIL. — 1. Travaux du paysan : nettoyage, destruction des taupinières, tuyaux et fossés de drainage, rigoles.

2. Changements d'aspect du gazon. Fleurs nouvelles : anémone, ficaire, violette, renoncule, pâquerette, germandrée, lierre terrestre, populage, cardamine, potentille printanière, plantain, lamier, dent de lion, orchis bouffon.

3. Observer les feuilles du colchique d'automne.

4. Observer sur les *animaux* : a) ceux qui visitent les fleurs : abeilles, papillons ; b) ceux qui vivent sur ou dans le sol : fourmis, carabes, grillons, vers de terre ; c) les mammifères : lièvre, taupe, belette, hérisson.

MAI. — Regarder dans la prairie les plantes déjà connues. Lesquelles ne sont plus là ? Lesquelles sont encore là ? Y en a-t-il plus ou moins ? Quelles sont les nouvelles plantes qui fleurissent ? Anthriscue, lychnide, fleur de coucou, cocriste, ægopode, campanule, geranium, épervière, oseille, trèfle des prés, sauge des prés, salsifis, barbe de bouc.

2. Introduire un crayon dans une fleur d'orchis et regarder ce qui va arriver aux anthères.

3. Recueillir des fruits mûrs de primevère, de renoncule, d'orchis. Les faire sécher sur une plaque de verre à un endroit sec et les conserver dans un flacon.

4. *Animaux* : a) Les oiseaux : le corbeau, le pinson, l'alouette ;

b) Revue des observations d'avril.

JUIN. — 1. Revue des plantes connues. Transformations. Plantes nouvellement fleuries : alchimille, gesse, arrête-bœuf, millefeuille, mélampyre, graminées fleuries, chrysanthème, carotte sauvage, potentille ansérine, patte d'ours.

2. Quel propriétaire commence le premier la fenaison ? Comment est située la prairie fauchée ?

3. Comparer une prairie sèche avec une prairie bien arrosée : remarquer la hauteur de l'herbe, la couleur, l'épaisseur du gazon, etc.

4. Observer les travaux de la fenaison. Costume des ouvriers. Outils. Actions de tourner, d'entasser, de mettre en meule, de charger le foin. Combien de jours reste le foin dans la prairie avant d'être rentré ? Changements subis par le foin après une longue pluie. Commencement et durée de la fenaison, un, deux, trois ans auparavant.

5. Recueillir des tubercules d'orchis, des graines de dent de lion, de trèfle et de graminées, dans un flacon.

6. Observations sur les animaux : analogues à celles des mois précédents.

JUILLET. — 1. Observer comment l'herbe pousse de nouveau. Nouvelles fleurs de la prairie : euphrase ou casse-lunettes, érythrée centaurée, scabieuse, millepertuis, épilobe, centaurée jacée.

2. Chercher des fleurs d'été, de violettes (elles ont l'aspect de boutons), qui donnent des fruits. Recueillir ces fruits.

3. Déterrer une plante d'euphrase et regarder comment les racines vivent en parasites d'autres plantes.

4. Continuer à observer les animaux.

AOÛT. — 1. Observer, pendant les vacances, les prairies de l'endroit où l'on sera à la campagne, ou celles que l'on verra dans des courses.

Chercher des graines de primevères (aux endroits où la faux n'a pas passé).

3. Observations sur les animaux.

SEPTEMBRE. 1. Observer comme le nombre des fleurs diminue dans la prairie. Lesquelles restent encore ? Patte d'ours, euphrase, surtout le colchique d'automne.

2. Observer les travaux de la récolte des regains (analogues à la fenaison).

3. Voir si la collection de graines est complète.

4. Observer le départ des oiseaux.

OCTOBRE. — 1. Observer comme l'herbe diminue peu à peu dans la prairie.

2. Les troupeaux dans la prairie.

OBSERVATIONS SPÉCIALES

Plantes.

LA DENT DE LION. — 1. Endroits où l'on rencontre la dent de lion.

2. Observer la position, la forme et la couleur de ses feuilles suivant que la plante se trouve dans un endroit sec ou dans un lieu humide, en pleine lumière ou à l'ombre.

3. Remarquer les rigoles de la feuille et les ailes du pétiole.

4. Forme et grandeur de la hampe.

5. Forme et arrangement des fleurs. Compter le nombre de fleurs d'un capitule. Les observer le soir et quand il pleut.

6. Insectes qui visitent la fleur.

7. Observer une *chandelle* un jour de pluie. Souffler une *chandelle* et voir de quelle manière les graines s'envolent puis retombent.

8. Déterrer une plante et examiner la grandeur et la forme de la racine.

9. Remarquer en avril ou en mai les progrès en croissance d'une plante pendant deux ou trois semaines (formation de la fleur et du fruit.)

LA RENONCULE. — 1. Observer les diverses espèces de boutons d'or, par ex. : les renoncules âcre, rampante et bulbeuse, le populage, la ficaire.

2. Remarquer la nature du sol où elles croissent, la grandeur et la couleur de la plante.

3. Déterrer la plante pour examiner les souches et les racines.

4. Observer le nombre et la forme des sépales, des pétales, des étamines et du pistil.

5. Les insectes visitent-ils ces fleurs ?

6. Observer le fruit et les graines. Chercher à se rendre compte de quelle manière se fait la dissémination.

LA SAUGE DES PRÉS. — 1. Mesurer la hauteur de la tige, examiner sa forme et la disposition des poils.

2. Disposition et grandeur des feuilles inférieures et des feuilles supérieures.

3. Forme des feuilles, faces, rigoles, duvet, nervures.

4. Déterrer la plante pour examiner les racines.

5. Forme générale des fleurs, leur groupement, sucer le nectar.

6. Observer ce qui se passe quand les abeilles visitent les fleurs (elles se posent sur le lobe central de la lèvre inférieure, leur dos rencontre d'abord le stigmate qui prend le pollen qu'il porte; quand l'animal pénètre dans le tube, les étamines s'abaissent et déposent de nouveau du pollen sur son dos).

7. Observer les trous qui se trouvent à la base de certaines fleurs, trous faits par les bourdons voleurs de miel.

8. Fruit. Dissémination.

Animaux.

LA TAUPE. — 1. Observer les taupinières dans les prairies. Chercher à voir de quelle manière elles sont formées.

2. Pièges tendus par les taupiers.

3. Observer une taupe morte : forme de la tête et des pattes, surtout celles de devant; chercher les yeux; toucher la fourrure.

4. Enterrer une taupe morte dans une fourmilière; après quatre semaines, rassembler les os.

5. Observer le mulot et établir la différence avec la taupe.

LE COBBEAU. — 1. Diverses espèces.

2. Genre de vie en été et en hiver.

3. Observer les corbeaux dans les champs fraîchement labourés ou après la charrue.

4. Observer la place où ils ont mangé.

5. Chercher le nid du corbeau dans les arbres.

6. Comment le corbeau porte la nourriture dans son bec.

7. Observer un corbeau mort.

L'ABEILLE. — 1. Observer par quel temps beaucoup ou peu d'abeilles volent.

2. Sur quelles fleurs se posent-elles ?

3. Poursuivre une abeille aussi longtemps que possible et observer si elle reste toujours sur la même espèce de fleurs ?

4. Comment se tient-elle sur les fleurs ? Observer ses mouvements.

5. Observer le va-et-vient des abeilles devant une ruche.

6. Examiner, chez un apiculteur, l'intérieur d'une ruche vide.

7. Observer les rayons de miel et les cellules.

8. Si l'occasion s'en présente, observer un essaim.

9. Abeilles mortes devant la ruche en automne (faux-bourdons).

10. Observer les abeilles quand elles boivent de l'eau.

L. JAYET.

DICTÉES

Le printemps en Bretagne.

Le printemps en Bretagne est plus doux qu'aux environs de Paris et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec de tièdes brises qui stationnent dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de jacinthes, de narcisses, de renoncules, d'anémones. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendent de fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or posés sur des arbustes verts et bleuâtres. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'églantiers, d'aubépine blanche et rose, de boules de neige, de chèvrefeuilles-convolvulus, de buis, de lierre à baies écarlates, de ronces dont les rejets brunis et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux : les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Le myrte et le laurier croissent en pleine terre ; la figue mûrit comme en Provence. Chaque pommier, avec ses roses carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancé de village.

L'aspect du pays, entre coupé de fossés boisés, est celui d'une continuelle forêt et rappelle l'Angleterre. Des vallons étroits et profonds, où coulent parmi des saussaies et des chènevières de petites rivières non navigables, présentent des perspectives riantes et solitaires.

(Communication de A. Cuchet.)

CHATEAUBRIAND.

Matinée de printemps.

Me voici sur la hauteur culminante. La matinée est délicieuse ; l'air est rempli du parfum des jeunes pommiers. Les prairies, rapidement inclinées sous mes pieds se déroulent là-bas avec mollesse ; elles étendent dans le vallon leurs tapis que blanchit encore la rosée glacée du matin. Les arbres qui pressent les rives de l'Indre dessinent sur les prés des méandres d'un vert éclatant que le soleil commence à dorer au faite.

On vient d'ouvrir l'écluse de la rivière. Un bruit de cascade, qui me rappelle la continuelle harmonie des Alpes, s'élève dans le silence. Mille voix d'oiseaux s'éveillent à leur tour. Voici la cadence voluptueuse du rossignol ; là, dans le buisson, le trille moqueur de la fauvette ; là-haut, dans les airs, l'hymne de l'alouette ravie qui monte avec le soleil. L'astre magnifique boit les vapeurs de la vallée et plonge son rayon dans la rivière, dont il écarte le voile brumeux. Tout s'embrase, tout chante ; les coqs s'éveillent mutuellement et s'appellent d'une chaumière à l'autre ; la cloche de la ville sonne l'angelus ; un paysan, qui recèpe sa vigne au-dessous de moi, pose ses outils et fait le signe de la croix.

(Communication de A. Cuchet.)

GEORGE SAND.

RÉCITATION

Degré inférieur.

La Marguerite.

Un frais bouton de marguerite
En s'éveillant
Dit au soleil : « Lève-toi vite,
« Soleil brillant.

« Viens réchauffer ma coiffe verte
« Dans le gazon ;
« Il ne lui faut, pour être ouverte,
« Qu'un seul rayon. »

Elle dit : le soleil se lève
Brillant et chaud,
Et le bouton gonflé de sève
S'ouvre aussitôt.

« Merci, » lui dit la marguerite
Au teint pourpré,
« Je suis, je crois, la plus petite
Des fleurs du pré ;

« Mais il n'en est point, je parie,
« Qui pense à toi,
« Point qui t'aime dans la prairie
« Autant que moi.

E. RAMBERT.

Ne lis pas ton journal.

« Ne lis pas ton journal, papa, joue avec moi ! »

— Non ; je n'ai pas le temps.

— Oh ! papa, je t'en prie ;

Cela m'amuse tant de jouer avec toi !

— Viens lire mon journal.

— Oh ! non, cela m'ennuie !

— Tu le vois, mon petit roi,

Nous avons nos jouets et vous avez les vôtres.

On peut bien s'occuper de soi,

Mais il ne faut jamais en tourmenter les autres.

(Mlle M. Dutoit).

RATISBONNE.

Degré moyen.

Le Réveil d'une rose.

— Maman, parlons plus bas,
Ne nous approchons pas,
Il faut si peu de chose
Pour éveiller la rose !

La tige est son berceau,
La feuille son rideau,
On dirait qu'une haleine
Gonfle son cœur de reine.

Elle semble en dormant
Faire un rêve charmant...
Mais, que vois-je ? O merveille !
Ma rose, elle s'éveille !

Oh ! qu'elle a l'air heureux
Endormie en ce creux !
Maman, je t'en supplie,
Vois comme elle est jolie !

Maman, parlons bien bas,
Surtout ne marchons pas ;
C'est peu, si peu de chose,
Le sommeil d'une rose !

Ses pétales ouverts
Poussent les rideaux verts
Et déjà la lumière
Brille sous sa paupière.

Maman, parlons moins bas,
N'étouffons plus nos pas.
Qu'il fallait peu de chose
Pour éveiller la rose !

(Communication de A. Cuchet.)

H. ETIENNE.

Degré supérieur.

Printemps au cimetière.

Il est doux de s'asseoir dans la cité des morts,
Quand paraît le printemps, quand renaît toute chose,
Quand l'oiseau dans les bois rapprend ses doux accords
Et que sur un tombeau refléurit une rose.
Dans le lieu du repos tout n'est que chants d'espoir,
L'aubépine sourit près d'une croix déserte,
Et le gai voyageur est étonné de voir
Au saule un air joyeux sous sa parure verte.
Oui, la mort est moins triste en un jour de printemps.
Chantez, petits oiseaux, dans le vieux cimetière !

Sautez de branche en branche, et que vos gais accents
 Bercent ceux qui déjà sommeillent sous la terre.
 Chantez ! car nous savons que la mort passera,
 Chantez ! quoique la mort soit mère du silence,
 Chantez ! sur ces tombeaux qu'un Printemps rouvrira.
 Chantez ! car c'est ici qu'habite l'Espérance.

PH. GODET.

ARITHMÉTIQUE

Fractions ordinaires.

1. Un chemin de fer doit avoir une longueur de 175 kilomètres. Les 68 premiers kilomètres sont déjà en exploitation ; le reste est en construction. Quelle partie est achevée ? quelle partie ne l'est pas ? *Rép.* : $\frac{68}{175}$; $\frac{107}{175}$.
2. Sur les 43 élèves d'une classe, il y a 6 absents. Exprimer par deux fractions la partie de la classe présente et la partie absente ? *Rép.* : $\frac{37}{43}$; $\frac{6}{43}$.
3. Une minute est quelle partie d'une heure ? d'un jour ? *Rép.* : $\frac{1}{60}$; $\frac{1}{1440}$.
4. Le mois de janvier est quelle partie exacte de l'année civile. *Rép.* : $\frac{31}{365}$.
5. Jules a eu 3 fils qui sont morts en laissant respectivement 2, 3 et 5 enfants. L'héritage de Jules étant réparti d'abord entre les trois familles, puis entre les petits-fils, quelles seront les parts respectives ? *Rép.* : $\frac{1}{6}$; $\frac{1}{9}$; $\frac{1}{15}$.
6. Marc avait acheté 3 gâteaux, destinés à ses deux sœurs et lui, mais au moment de les manger deux petits cousins se trouvent présents et l'on partage. Qu'aura chaque enfant ? *Rép.* : $\frac{3}{5}$.
7. Quelles sont les fractions égales à $\frac{3}{4}$ et ayant pour dénominateurs 12 ; 36 ; 100 ; 600 ; 1600. *Rép.* : $\frac{9}{12}$; $\frac{27}{36}$; $\frac{75}{100}$; $\frac{450}{600}$; $\frac{1200}{1600}$.
8. Donner le dénominateur 72 aux fractions $\frac{2}{3}$; $\frac{3}{4}$; $\frac{5}{6}$; $\frac{7}{8}$; $\frac{4}{9}$; $\frac{7}{12}$; $\frac{11}{36}$. *Rép.* : $\frac{48}{72}$; $\frac{54}{72}$; $\frac{60}{72}$; $\frac{63}{72}$; $\frac{32}{72}$; $\frac{42}{72}$; $\frac{22}{72}$.
9. Combien la fraction $\frac{5}{8}$ vaut-elle de plus ou de moins que $\frac{11}{18}$. *Rép.* : $\frac{1}{72}$ de plus.
10. Un écolier a écrit lundi les $\frac{3}{8}$ d'un travail ; mardi $\frac{1}{8}$; mercredi $\frac{3}{8}$ et jeudi le reste. Quelle fraction a-t-il écrite jeudi ? *Rép.* : $\frac{1}{8}$.
11. Chaque ouvrier fait par heure $\frac{1}{72}$ d'un travail. Un ouvrier a travaillé 9 heures ; un second 8 heures et deux autres chacun 10 heures. Quelle fraction du travail est faite ? à faire ? *Rép.* : $\frac{37}{72}$; $\frac{35}{72}$.
12. On a vendu les $\frac{2}{5}$ et le $\frac{1}{3}$ d'une pièce de drap. Quelle partie reste à vendre ? *Rép.* : $\frac{4}{15}$.

(A suivre.)

PIDOUX-DUMUID.

COMPTABILITÉ

Prix de revient d'une plantation de plants américains.

M. Rosset, propriétaire, a établi une plantation de 50 m. de long sur 22,50 m. de large, aux conditions suivantes :

- 1° Défonçage : fr. 15,50 par are (tout le bois reste propriété de celui qui fait l'ouvrage).
- 2° Il a fait poser, en minant, 48 m. de drains, à fr. 0,50 le m.
- 3° Pour le rayage et la plantation, il a employé 2 hommes pendant 1 semaine à fr. 3 par jour.
- 4° On compte, pour une belle plantation, 175 barbes par are ; mais comme dans chaque paquet il s'en trouve de mauvaises, il faut en acquérir 200, à fr. 12 le cent.

5° Pour faciliter la reprise, il a mis 8 m³ de terreau à fr. 4,50 le m³.

6° Echelas neufs : 175 par are à fr. 38 le mille.

7° Frais divers et imprévus. fr. 10.

Quel est le coût de cette plantation ?

E. RENAUD.

Coût d'une plantation en plants américains.

DÉPENSES

	Fr.	C.
1° Défonçage : 50 m. × 22,50 m. = 11 a. 25 ca. à f. 15,50 .	174	38
2° Drainage : 48 m. à f. 0,50	24	—
3° Rayage et plantations : 12 journées à f. 3	36	—
4° Barbues : 200 par are = 11,25 a. × 200 = 2250 à f. 12 le cent.	270	—
5° Terreau : 8 m ³ à f. 4,50	36	—
6° Echelas : 175 par are = 11,25 × 175 = 1969 à f. 38 le mille	74	82
7° Frais divers et imprévus	10	—
Cette plantation revient à Fr.	625	20

AGRICULTURE

La ferme de Beauchamp.

(tiré de Guyau, livre de lectures.)

« Nulle ferme n'avait, dans le pays, plus mauvaise réputation que la ferme de Beauchamp. Deux fermiers s'y étaient ruinés l'un après l'autre.

On la mit à vendre. Personne, comme on pense, ne voulut se porter acquéreur ; seul, un des hommes les plus éclairés du pays, un ennemi des préjugés et de la routine, M. Bazin, se présenta et l'acheta. « Quelle imprudence vous faites là ! lui dit-on de toutes parts. — Vous croyez ? répondit-il. — La terre ne vaut rien. — Bah ! tant vaut l'homme, tant vaut la terre ». A bout de raison, les plus ignorants lui disaient à l'oreille qu'un sort avait été sans doute jeté sur cette malheureuse ferme. « Nous verrons bien ! » dit M. Bazin en riant.

Le voilà visitant sa nouvelle propriété. Il va à l'étable ; elle est infecte, mal aérée. Il fait venir aussitôt les maçons. « Etablissez sur le sol, dit-il, un dallage de briques, avec un pente suffisante pour que l'urine des bestiaux puisse s'écouler ; percez des fenêtres, du côté de l'est, dans le haut de la muraille, afin que l'air se renouvelle facilement ; enfin, derrière l'étable, creusez une fosse à fumier bien cimentée, où le purin ira s'écouler de lui-même ». Ensuite, M. Bazin monta au grenier à fourrages. Le grenier était situé au-dessus de l'étable et séparé d'elle par un plancher mal joint. « Qu'est ceci ? dit M. Bazin en entrant ; tout le mauvais air de l'étable monte dans ce grenier ». Il s'approche d'une botte de foin et la sent. « Ce fourrage est empesté, dit-il, c'est un poison pour les bêtes qui le mangent ; qu'on me jette cela dans la fosse à fumier ; qu'on refasse ce plafond, qu'on en ferme toutes les fentes, qu'on le dalle, afin que nul miasme ne puisse monter de l'étable ici ». M. Bazin sort ; il va visiter ses champs. Arides en été, marécageux en hiver, ils étaient formés de terre jaune, lourde, argileuse. « Qu'on pose partout sous ces champs des tuyaux de drainage », dit le propriétaire. Puis, réfléchissant et examinant la terre : « Cette terre argileuse a besoin d'être amendée avec de la chaux, de la marne et du sable ; j'en ferai répandre ici une grande quantité ».

Il continue sa tournée. « Ce n'est pas tout, dit-il, il me faut aussi beaucoup de fumier ; pour avoir beaucoup de fumier, il me faut beaucoup de bestiaux ; pour

nourrir beaucoup de bestiaux, j'ai besoin de beaucoup de fourrages. Allons voir les prés ».

Il visite les prés, où poussait une herbe maigre et clairsemée. « Arrachez-moi cette herbe ; je sèmerai à la place du trèfle ou de la luzerne, dont les racines, plongeant jusqu'à plusieurs mètres dans la profondeur du sol, y vont chercher l'eau ; sans ces plantes, on n'est jamais sûr d'avoir du foin ».

Sa tournée faite, le cultivateur revint à la ferme. Aussitôt les étables prêtes, il y installa de nombreux bestiaux. Tous les jours, il vient lui-même surveiller ses étables ; il veille à ce qu'on les nettoie, à ce qu'on les lave. Il est là quand on donne à manger aux bestiaux. Il leur fournit racines et fourrages à discrétion, sachant que, pour avoir des bœufs gras et de bonnes vaches laitières, il n'y a qu'un moyen : les bien nourrir : « Les vaches, dit-il en plaisantant, font leur lait par la bouche ».

En outre, il ajoute à la ration de chaque bête bovine, cent vingt grammes de sel ; à celle des chevaux, soixante-dix grammes ; à celle des moutons, dix grammes. Avec quel plaisir les bonnes bêtes mangent, jusque dans la main du maître, ce sel dont elles sont si friandes ! « Deux livres de sel, dit-il encore, font vingt livres de viande ».

M. Bazin sait que le maître doit avoir l'œil à tout et mettre la main à l'ouvrage toute la journée, il est avec les travailleurs, il établit soigneusement ses comptes, il calcule les dépenses, il établit en face les profits. Pas un sou n'est dépensé dans la vaste ferme qui ne soit porté sur les livres du maître. Enfin, lorsque, ses travaux finis, il lui reste un moment, il le consacre à s'instruire : les plus savants sont ceux qui aiment le mieux à apprendre encore. Il lit les livres d'agriculture ; il se tient au courant des inventions nouvelles.

Au bout de peu de temps, les passants regardèrent avec admiration les blés serrés et chargés d'épis, les prairies toujours vertes de la ferme de Beauchamp. Approchait-on des étables, on entendait le mugissement des bœufs robustes ; dans la cour de la ferme, on voyait les servantes aller et venir, portant des vases pleins de lait ; sur le fumier chantaient des poules de race Houdan. Les meilleures pondeuses qu'il y ait. On s'arrêtait avec admiration devant cette ferme où tout le monde avait un air affairé.

« Eh bien ! demandait M. Bazin à ses voisins d'autrefois, est-ce que ma terre est mauvaise ? est-ce qu'un sort a été jeté sur ma ferme ?

— Oh ! ne parlons plus de cela.

— Parlons-en, au contraire, mes amis, et convenons que le meilleur des sortilèges, c'est le travail, aidé de l'instruction. »

Plus tard, quand M. Bazin eut fait des profits et mis de côté d'assez grosses sommes d'argent, ce fut bien une autre merveille. On vit travailler dans ses champs des machines et des chevaux au lieu d'hommes : c'étaient des machines qui sarclaient et enlevaient les mauvaises herbes, des machines qui semaient, des machines qui fauchaient, fanaient, battaient le grain. Les machines faisaient, sans grandes dépenses, tout l'ouvrage des hommes, et le faisaient mieux.

Bientôt M. Bazin devint un des plus riches et des plus grands propriétaires du pays. Autour de lui, il répandait cette richesse qu'il possédait lui-même, louant ou prêtant ses machines, employant une grande quantité d'ouvriers dans ses champs : parmi ces ouvriers travaillaient les deux fermiers qui s'étaient ruinés sur la terre où M. Bazin s'est enrichi, ils se trouvaient tout heureux de cultiver comme simples ouvriers cette terre dont ils avaient, jadis, été les maîtres, et dont leur ignorance les avait seule dépossédés. L'exemple de M. Bazin leur apprit deux choses : 1^o c'est l'intelligence de l'homme et son ardeur au travail qui font la valeur de la terre ; 2^o celui qui n'a pas assez d'argent de côté pour exécuter sur son terrain les améliorations nécessaires fait mieux de ne pas acheter de bien et de travailler pour autrui.

NOTA. — On pourra prendre là des dictées ou des sujets de causeries et de compositions, tous travaux qui intéresseront nos petits paysans. L. et J. MAGNIN.